**Vers l’analyse – p. 7**

A noir, E blanc, I rouge, U vert, O bleu : voyelles,

Je dirai quelque jour vos naissances latentes :

A, noir corset velu des mouches éclatantes

Qui bombinent autour des puanteurs cruelles,

Golfes d’ombre ; E, candeur des vapeurs et des tentes,

Lances des glaciers fiers, rois blancs, frissons d’ombelles ;

I, pourpres, sang craché, rire des lèvres belles

Dans la colère ou les ivresses pénitentes ;

U, cycles, vibrements divins des mers virides,

Paix des pâtis semés d’animaux, paix des rides

Que l’alchimie imprime aux grands fronts studieux ;

O, suprême Clairon plein des strideurs étranges,

Silences traversés des Mondes et des Anges :

– O l’Oméga, rayon violet de Ses Yeux ! –

Arthur Rimbaud, « Voyelles », 1883.

**Vers l’analyse – p. 9**

Vous auriez bien dû rester neutre ;

Où vais-je vous larder, dindon ? ...

Dans le flanc, sous votre maheutre ? ...

Au cœur, sous votre bleu cordon ? ...

– Les coquilles tintent, ding-don !

Ma pointe voltige : une mouche !

Décidément... c’est au bedon,

Qu’à la fin de l’envoi, je touche.

Edmond Rostand, *Cyrano de Bergerac*, I, 4, 1897.

**Vers l’analyse – p. 11**

**Gusman**. – Quoi ? ce départ si peu prévu

serait une infidélité de Don Juan ? Il

pourrait faire cette injure aux chastes

feux de Done Elvire ?

**Sganarelle**. – Non, c’est qu’il est jeune

encore, et qu’il n’a pas le courage.

**Gusman**. – Un homme de sa qualité ferait une action

si lâche ?

**Sganarelle**. – Eh oui, sa qualité ! La raison en est belle,

et c’est par là qu’il s’empêcherait des choses.

**Gusman**. – Mais les saints nœuds du mariage le

tiennent engagé.

**Sganarelle**. – Eh ! mon pauvre Gusman, mon ami,

tu ne sais pas encore, crois-moi, quel homme est Don

Juan.

Molière, *Dom Juan*, I, 1, 1665.

**Vers l’analyse – p. 13**

Nous sommes loin, Jeanne, tu roules

depuis sept jours

Tu es loin de Montmartre, de la Butte

qui t’a nourrie, du Sacré Cœur contre

lequel tu t’es blottie

Paris a disparu et son énorme flambée

Il n’y a plus que les cendres continues

La pluie qui tombe

La tourbe qui se gonfle

La Sibérie qui tourne

Les lourdes nappes de neige qui remontent

Et le grelot de la folie qui grelotte comme un dernier

désir dans l’air bleui

Le train palpite au cœur des horizons plombés

Et ton chagrin ricane

Blaise Cendrars, *La Prose du Transsibérien*

*et de la petite Jehanne de France*, 1913.

**Vers l’analyse – p. 15**

Comme dans l’éponge il y a dans l’orange

une aspiration à reprendre contenance

après avoir subi l’épreuve de l’expression.

Mais où l’éponge réussit toujours, l’orange

jamais : car ses cellules ont éclaté, ses tissus

se sont déchirés. Tandis que l’écorce seule se

rétablit mollement dans sa forme grâce à son élasticité,

un liquide d’ambre s’est répandu, accompagné de

rafraîchissement, de parfums suaves, certes, – mais

souvent aussi de la conscience amère d’une expulsion

prématurée de pépins.

Francis Ponge, « L’orange »,

*Le parti pris des choses*, 1942.

**Vers l’analyse – p. 17**

Des bêtises ! répéta Souvarine. Votre Karl

Marx en est encore à vouloir laisser agir

les forces naturelles. Pas de politique,

pas de conspiration, n’est-ce pas ? tout au

grand jour, et uniquement pour la hausse

des salaires… Fichez-moi donc la paix, avec

votre évolution ! Allumez le feu aux quatre coins des

villes, fauchez les peuples, rasez tout, et quand il ne

restera plus rien de ce monde pourri, peut-être en

repoussera-t-il un meilleur.

Émile Zola, *Germinal*, 1885.

**Vers l’analyse – p. 19**

Sous la loge de verts rameaux, jonchée

d’herbes fraîches, Iseut s’étendit la

première. Tristan se coucha près d’elle

et déposa son épée nue entre leurs

corps. Pour leur bonheur, ils avaient

gardé leurs vêtements. La reine avait au doigt l’anneau

d’or aux belles émeraudes que Marc lui avait donné au

jour des épousailles ; ses doigts étaient devenus si grêles

que la bague y tenait à peine. Ils dormaient ainsi, l’un des

bras de Tristan passé sous le cou de son amie, l’autre jeté

sur son beau corps, étroitement embrassés ; mais leurs

lèvres ne se touchaient point. Pas un souffle de brise,

pas une feuille qui tremble. À travers le toit de feuillage,

un rayon de soleil descendait sur le visage d’Iseut qui

brillait comme un glaçon. Or, un forestier trouva dans le

bois une place où les herbes étaient foulées.

Béroul, *Le Roman de Tristan et Iseult*,

trad. Joseph Bédier, 1900.

**Exercice 7 p. 21**

Madame de Volanges marie sa fille : c’est encore un secret ; mais elle m’en a

fait part hier. Et qui croyez-vous qu’elle ait choisi pour gendre ? Le compte de

Gercourt. Qui m’aurait dit que je deviendrais la cousine de Gercourt ? […] Je

gagerais que, malgré les soixante mille livres de rente de la petite Volanges, il

n’aurait jamais fait ce mariage, si elle eût été brune, ou si elle n’eût pas été au

couvent. Prouvons-lui donc qu’il n’est qu’un sot : il le sera sans doute un jour ;

ce n’est pas là ce qui m’embarrasse : mais le plaisant serait qu’il débutât par là.

Comme nous nous amuserions le lendemain en l’entendant se vanter !

Pierre Choderlos de Laclos, *Les Liaisons dangereuses*, 1782.

**Vers l’analyse – p. 21**

[...] les Anciens avaient pour habitude,

dans les livres qu’ils écrivaient jadis,

de s’exprimer avec une grande obscurité

pour que ceux qui viendraient après eux

et qui devraient étudier leur pensée

puissent commenter leurs textes

et y ajouter leur propre lecture.

Lais bretons (XII-XIIIe siècle) : *Marie de France et ses contemporains*,

« Prologue », éd. et trad. Nathalie Koble et Mireille Séguy, 2018.

**Vers l’analyse – p. 23**

*Une jeune femme délaissée par son amoureux laisse éclater sa*

*douleur au moment de lui écrire une lettre.*

Qu’est-ce que je deviendrai ? Et qu’est-ce que vous voulez

que je fasse ? Je me trouve bien éloignée de tout ce que j’avais

prévu : j’espérais que vous m’écririez de tous les endroits où

vous passeriez, et que vos lettres seraient fort longues ; que

vous soutiendriez ma passion par l’espérance de vous revoir

[…]. Hélas que je suis à plaindre de ne partager pas mes

douleurs avec vous et d’être toute seule malheureuse ! Cette

pensée me tue, et je meurs de frayeur que vous n’ayez jamais

été extrêmement sensible à tous nos plaisirs.

Gabriel de Guilleragues, *Lettres portugaises*, 1669.

**Vers l’analyse – p. 25**

Figaro, *seul, se promenant dans*

*l’obscurité, parle du ton le plus sombre*.

– Que je voudrais bien tenir un de ces

puissants de quatre jours, si légers sur

le mal qu’ils ordonnent, quand une bonne

disgrâce a cuvé son orgueil ! Je lui dirais... que

les sottises imprimées n’ont d’importance qu’aux

lieux où l’on en gêne le cours ; que, sans la liberté de

blâmer, il n’est point d’éloge flatteur ; et qu’il n’y a

que les petits hommes qui redoutent les petits écrits.

Beaumarchais, *Le Mariage de Figaro*, V, 3, 1778.

**Vers l’analyse – p. 27**

*Iphicrate est un maître et Arlequin son*

*valet ; après un naufrage, ils se retrouvent*

*sur une île où les rôles sont inversés :*

*les valets sont devenus les maîtres et les*

*maîtres sont devenus valets.*

Iphicrate : Avançons, je t’en prie.

Arlequin : Je t’en prie, je t’en prie ; comme vous

êtes civil et poli ; c’est l’air du pays qui fait cela.

Iphicrate : Allons, hâtons-nous, faisons seulement

une demi-lieue sur la côte pour chercher notre chaloupe,

que nous trouverons peut-être avec une partie

de nos gens ; et, en ce cas-là, nous nous rembarquerons

avec eux.

Arlequin, *en badinant* : Badin, comme vous tournez

cela.

Marivaux, *L’Île des esclaves*, I, 1, 1725.

**Vers l’analyse – p. 29**

Le jour tombait, un humide crépuscule

agaçait les nerfs, il regarda la tombe et

y ensevelit sa dernière larme de jeune

homme, cette larme arrachée par les

saintes émotions d’un cœur pur, une de

ces larmes qui, de la terre où elles tombent,

rejaillissent jusque dans les cieux. Il se croisa les bras,

contempla les nuages et, le voyant ainsi, Christophe

le quitta.

Honoré de Balzac, *Le Père Goriot*, 1835.

**Vers l’analyse – p. 31**

Il montait lentement les marches, le cœur

battant, l’esprit anxieux, harcelé surtout

par la crainte d’être ridicule ; et, soudain,

il aperçut en face de lui un monsieur

en grande toilette qui le regardait. Ils se

trouvaient si près l’un de l’autre que Duroy fit

un mouvement en arrière, puis il demeura stupéfait :

c’était lui-même, reflété par une haute glace en pied qui

formait sur le palier du premier une longue perspective

de galerie. Un élan de joie le fit tressaillir, tant il se

jugea mieux qu’il n’aurait cru.

Guy de Maupassant, *Bel Ami*, 1885.

**Vers l’analyse – p. 33**

Chacun rapporte pour son trophée la tête de l’ennemi

qu’il a tué, et l’attache à l’entrée de son logis. Après

avoir longtemps bien traité leurs prisonniers, […]

celui qui en est le maître […] attache une corde à l’un

des bras du prisonnier, par le bout de laquelle il le tient

éloigné de quelques pas, de peur d’en être blessée, et donne

au plus cher de ses amis l’autre bras à tenir de même ; et eux deux,

en présence de toute l’assemblée, l’assomment à coups d’épée. Cela

fait, ils le rôtissent et en mangent en commun […]. Ce n’est pas,

comme on pense, pour s’en nourrir […] ; c’est pour représenter une

extrême vengeance.

Montaigne, « Des Cannibales », *Essais I*, 1580.

**Vers l’analyse – p. 35**

*Au XVIIIe siècle, alors que l’île de Tahiti*

*vient d’être découverte, un Tahitien tente*

*d’avertir ses compatriotes sur le danger de*

*la venue des Européens.*

Pleurez, malheureux Otaïtiens ! pleurez ;

mais que ce soit de l’arrivée, et non du départ de ces

hommes ambitieux et méchants : un jour, vous les

connaîtrez mieux [...]. Un jour vous servirez sous

eux, aussi corrompus, aussi vils, aussi malheureux

qu’eux. Mais je me console ; je touche à la fin de

ma carrière, et la calamité que je vous annonce, je

ne la verrai point. Ô Otaïtiens, ô mes amis, vous

auriez un moyen d’échapper à un funeste avenir, mais

j’aimerais mieux mourir que de vous en donner le

conseil. Qu’ils s’éloignent et qu’ils vivent.

Denis Diderot, *Supplément*

*au Voyage de Bougainville*, 1772.

**Vers l’analyse – p. 37**

J’ai beau être engagé, l’amour que j’ai

pour une belle n’engage point mon âme

à faire injustice aux autres […]. […] je

ne puis refuser mon cœur à tout ce que

je vois d’aimable ; et dès qu’un beau visage

me le demande, si j’en avais dix mille, je les

donnerais tous.

Molière, *Don Juan*, I, 2, 1682.

**Vers l’analyse – p. 39**

Je n’ai plus que les os, un squelette je semble,

Décharné, dénervé, démusclé, dépulpé,

Que le trait de la mort sans pardon a frappé,

Je n’ose voir mes bras que de peur je ne tremble.

Apollon et son fils, deux grands maîtres ensemble,

Ne me sauraient guérir, leur métier m’a trompé ;

Adieu, plaisant Soleil, mon œil est étoupé,

Mon corps s’en va descendre où tout se désassemble.

Ronsard, « Je n’ai plus que les os », *Derniers vers*, 1586.

**Vers l’analyse – p. 41**

Il me faut chanter ce que je ne voudrais pas

Tant j’ai à me plaindre de celui dont je suis

l’amie.

Car je l’aime plus que toute chose qui soit.

Auprès de lui n’ont de valeur ni la pitié ni la courtoisie,

Ni ma beauté ni mon mérite ni mon esprit,

Aussi suis-je trompée et trahie,

Comme je devrais l’être si je n’étais pas jolie.

La Comtesse de Die, « Chanson », fin du XIIe.

**Vers l’analyse – p. 43**

Le comte. – Oh ! grâce ! grâce, ami !

Est-ce que tu fais aussi des vers ? Je

t’ai vu là griffonnant sur ton genou, et

chantant dès le matin.

Beaumarchais, *Le Barbier de Séville*, I, 2, 1775.

**Vers l’analyse – p. 45**

[…] [L]es soirs où elle traînait son mari

dîner dans le faubourg Saint-Germain,

Swann, restant farouchement dans son

coin, ne se gênait pas, s’il voyait Odette se

faire présenter à quelque dame nationaliste,

de dire à haute voix : « Mais voyons, Odette, vous

êtes folle. Je vous prie de rester tranquille. Ce serait

une platitude de votre part de vous faire présenter

à des antisémites. Je vous le défends. » Les gens du

monde après qui chacun court ne sont habitués ni à

tant de fierté ni à tant de mauvaise éducation. Pour

la première fois ils voyaient quelqu’un qui se croyait

« plus » qu’eux. On se racontait ces grognements de

Swann, et les cartes cornées pleuvaient chez Odette. »

Marcel Proust, *Sodome et Gomorrhe*, 1921-1922.

**Vers l’analyse – p. 47**

Tout. . . . . . . . . . ces richesses antique. . . . . . . . . . ,

dédaigné. . . . . . . . . . par les dames à la mode, ces

merveilleux meubles d’ébène sculpté. . . . . . . . . ., ces

lustres à girandoles de cristal, dont les branchages

dorés lançaient du sein des bougies rose. . . . . . . . . . des lis

brillant. . . . . . . . . . ; ces horloges gothique. . . . . . . . . ., chefs-d’œuvre

de ciselure et d’émail ; ces paravents brodé. . . . . . . . . . de figures

chinois. . . . . . . . . ., ces énorme. . . . . . . . . . potiches du Japon, gonflé. . . . . . . . . .

de fleurs rare. . . . . . . . . . ; ces dessus de porte en grisaille ou en

couleurs de Boucher ou de Watteau, jetaient la nouvelle

propriétaire dans d’indicible. . . . . . . . . . extases.

Alexandre Dumas, *Le Collier de la reine*, 1849-1850.

**Vers l’analyse – p. 49**

Et pourquoi (juger) . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .-vous leur nourriture détestable ? Y (goûter) . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .-

vous ? N’est-ce pas plutôt à eux de dire ce qui leur (sembler) . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . bon ou

moins bon ? Parce qu’une nourriture (être) . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . différente de la nôtre, (devoir)

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .-on la trouver répugnante ? Ils (manger) . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . des œufs de fourmi,

des tripes d’oiseau. Nous (manger) . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . des tripes de porc ! Et des escargots ! [...]

Le cardinal, qui n’(interrompre) . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . pas le dominicain, (sembler) . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . attentif

à cette argumentation nouvelle, qui (s’intéresser) . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . aux coutumes des peuples. Il (faire)

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . remarquer qu’il (s’agir) . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . là d’un terrain de discussion des plus délicats, où

nous (risquer) . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . d’être constamment ensorcelés par l’habitude, prise depuis l’enfance, que

nous (avoir) . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . de nos propres usages, lesquels nous (sembler) . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . de ce fait très

supérieurs aux usages des autres. Sauf quand il (s’agir) . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . d’esclaves-nés, (dire) . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

le philosophe. Car on (voir) . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . bien que les Indiens (vouloir) . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . presque aussitôt

acquérir nos armes et nos vêtements.

Jean-Claude Carrière, *La Controverse de Valladolid*, 1922.

**Exercice 4 p. 51**

Aujourd’hui encore, je m’étonne du peu que je sais sur (mon père). Il a aimé,

pourtant, il a voulu vivre, il s’est vu mourir ; cela suffit pour faire tout un

homme. Mais de cet homme-là, personne, dans ma famille, n’a su me rendre

curieux. Pendant plusieurs années, j’ai pu voir, au-dessus de mon lit, le portrait

d’un petit officier aux yeux candides, au crâne rond et dégarni, avec de fortes

moustaches : quand ma mère s’est remariée, le portrait a disparu. Plus tard, j’ai

hérité de livres qui lui avaient appartenu.

Jean-Paul Sartre, *Les Mots*, 1964.

**Vers l’analyse – p. 51**

Elle songeait quelquefois que c’étaient là pourtant les plus beaux jours

de sa vie, la lune de miel, comme on disait. Pour en goûter la douceur,

il eût fallu, sans doute, s’en aller vers des pays à noms sonores où les

lendemains de mariage ont de plus suaves paresses ! Dans des chaises de

poste, sous des stores de soie bleue, on monte au pas des routes escarpées,

écoutant la chanson du postillon, qui se répète dans la montagne avec les

clochettes des chèvres et le bruit sourd de la cascade. Quand le soleil se couche, on

respire au bord des golfes le parfum des citronniers ; puis, le soir, sur la terrasse des

villas, seuls et les doigts confondus, on regarde les étoiles en faisant des projets. Il

lui semblait que certains lieux sur la terre devaient produire du bonheur, comme une

plante particulière au sol et qui pousse mal tout autre part.

Gustave Flaubert, *Madame Bovary*, 1857.

**Exercice 1 p. 52**

Il avait réussi peu à peu à maîtriser toutes ses manies stupides, il en avait même

moins maintenant qu’il n’était normalement toléré ; il ne collectionnait même pas –

ce que, au vu de tous, les gens normaux faisaient – les timbres-poste. Il ne s’arrêtait

jamais au milieu de la rue pour regarder – comme autrefois, à la promenade, quand

sa bonne, mais allons donc ! allons ! le tirait, – il passait vite et n’entravait jamais la

circulation sur la chaussée ; il passait devant les objets, même les plus accueillants,

même les plus animés, sans leur jeter un regard de connivence.

Nathalie Sarraute, *Tropismes*, 1939.

**Vers l’analyse – p. 53**

Moi d’abord la campagne, faut que je

le dise tout de suite, j’ai jamais pu la

sentir, je l’ai toujours trouvée triste, avec

ses bourbiers qui n’en finissent pas, ses

maisons où les gens n’y sont jamais et ses

chemins qui ne vont nulle part. Mais quand

on y ajoute la guerre en plus, c’est à pas y tenir. Le

vent s’était levé, brutal, de chaque côté des talus,

les peupliers mêlaient leurs rafales de feuilles aux

petits bruits secs qui venaient de là-bas sur nous. Ces

soldats inconnus nous rataient sans cesse, mais tout

en nous entourant de mille morts, on s’en trouvait

comme habillés. Je n’osais plus remuer.

Louis-Ferdinand Céline,

*Voyage au bout de la nuit*, 1932.

**Exercice 1 p. 54**

[M]ême le dreyfusisme de Swann était utile à Odette. Livrée à elle-même, elle se

fût peut-être laissé aller à faire aux femmes chics des avances qui l’eussent perdue.

Tandis que les soirs où elle traînait son mari dîner dans le faubourg Saint-Germain,

Swann, restant farouchement dans son coin, ne se gênait pas, s’il voyait Odette se

faire présenter à quelque dame nationaliste, de dire à haute voix : « Mais voyons,

Odette, vous êtes folle. Je vous prie de rester tranquille. Ce serait une platitude de

votre part de vous faire présenter à des antisémites. Je vous le défends. »

Marcel Proust, *À la recherche du temps perdu*, 1921.

**Vers l’analyse – p. 55**

Sous le pont Mirabeau coule la Seine

Et nos amours

Faut-il qu’il m’en souvienne

La joie venait toujours après la peine

Vienne la nuit sonne l’heure

Les jours s’en vont je demeure

Les mains dans les mains restons face à face

Tandis que sous

Le pont de nos bras passe

Des éternels regards l’onde si lasse

Vienne la nuit sonne l’heure

Les jours s’en vont je demeure

Guillaume Apollinaire, « Le Pont Mirabeau »,

1912, *Alcools*, 1913.

**Exercice 6 p. 57**

Le même genre de félicité que m’avaient donné les dalles inégales m’envahit ; les sensations

étaient de grande chaleur encore mais toutes différentes, mêlées d’une odeur de fumée apaisée

par la fraîche odeur d’un cadre forestier ; et je reconnus que ce qui me paraissait si agréable était

la même rangée d’arbres que j’avais trouvée ennuyeuse à observer et à décrire, et devant laquelle,

débouchant la canette de bière que j’avais dans le wagon, je venais de croire un instant, dans une

sorte d’étourdissement, que je me trouvais, tant le bruit identique de la cuiller contre l’assiette

m’avait donné, avant que j’eusse eu le temps de me ressaisir, l’illusion du bruit du marteau d’un

employé qui avait arrangé quelque chose à une roue de train pendant que nous étions arrêtés

devant ce petit bois.

Marcel Proust, *Le Temps retrouvé*, 1927.

**Vers l’analyse – p. 57**

C’est parce que je crois à l’évolution perpétuelle de

l’humanité et à ses formes incessantes, que je hais

tous les cadres où on veut la fourrer de vive force,

toutes les formalités dont on la définit, tous les plans

que l’on rêve pour elle. La démocratie n’est pas

plus son dernier mot que l’esclavage ne l’a été, que

la féodalité ne l’a été, que la monarchie ne l’a été.

L’horizon perçu par les yeux humains n’est jamais le

rivage, parce qu’au-delà de cet horizon, il y en a un

autre, et toujours.

Gustave Flaubert, *Correspondance*.

**Vers l’analyse – p. 59**

Mais voici ce que j’apprends en entrant

ici, et qui fait que je ne sais plus ce que je

vous mande : c’est qu’enfin Vatel, le grand

Vatel, maître d’hôtel de M. Fouquet, qui

l’était présentement de M. le Prince, cet

homme d’une capacité distinguée de toutes les

autres, dont la bonne tête était capable de contenir

tout le soin d’un État ; cet homme donc que je

connaissais, voyant que ce matin à huit heures la

marée n’était pas arrivée, n’a pu soutenir l’affront

dont il a cru qu’il était accablé, et, en un mot, il s’est

poignardé. Vous pouvez penser l’horrible désordre

qu’un si terrible accident a causé dans cette fête. »

Madame de Sévigné, *Lettre du 24 avril 1671*.

**1. mande :** écris.

**Vers l’analyse – p. 61**

Et la mer et l’amour ont l’amer en partage,

Et la mer est amère, et l’amour est amer,

L’on s’abîme en l’amour aussi bien qu’en la mer,

Car la mer et l’amour ne sont point sans orage.

Pierre de Marbeuf, *Recueil de vers*, 1628.

**Exercice 3 p. 63**

Anne (par jeu) me jecta de la neige,

Que je cuidoys froide certainement :

Mais c’estoit feu, l’experience en ay je,

Car embrasé je fuz soubdainement.

Puis que le feu loge secretement

Dedans la neige, ou trouveray je place

Pour n’ardre poinct ? Anne, ta seule grace

Estaindre peult le feu que je sens bien,

Non poinct par eau, par neige, ne par glace,

Mais par sentir un feu pareil au mien.

Clément Marot, *Épigrammes*, LI, 1538.

**Vers l’analyse – p. 63**

**A** Un jour vers midi [à Paris], sur la plate-forme

arrière d’un autobus à peu près complet […],

j’aperçus un personnage au cou fort long

qui portait un feutre mou entouré d’un galon

tressé […]. Cet individu interpella tout à coup

son voisin en prétendant que celui-ci faisait exprès

de lui marcher sur les pieds […].

**B** Je plate-d’autobus-formaisco-foultitudinaire-ment

dans un espace-temps lutécio-méridiennal et voisinais

avec un longicol tresseautourduchapeauté morveux.

Lequel dit à un quelconquanonyme : « Vous me

bousculapparaissez. »

Raymond Queneau, « Récit » et « Composition

de mots », *Exercices de style*, 1947.

**Vers l’analyse – p. 65**

Figaro – Parce que vous êtes un grand

seigneur, vous vous croyez un grand

génie ! ... Noblesse, fortune, un rang, des

places, tout cela rend si fier ! Qu’avez-vous

fait pour tant de biens ? Vous vous êtes

donné la peine de naître, et rien de plus. Du reste,

homme assez ordinaire ! tandis que moi, morbleu !

perdu dans la foule obscure, il m’a fallu déployer plus

de science et de calculs, pour subsister seulement,

qu’on n’en a mis depuis cent ans à gouverner toutes

les Espagnes : et vous voulez jouter...

Beaumarchais, *Le Mariage de Figaro*, V, 3, 1784.

**Vers l’analyse – p. 67**

Ne me contraignez point, lui dit-elle, à vous avouer une chose

que je n’ai pas la force de vous avouer, quoique j’en aie eu

plusieurs fois le dessein. Songez seulement que la prudence

ne veut pas qu’une femme de mon âge, et maîtresse de sa

conduite, demeure exposée au milieu de la Cour.

– Que me faites-vous envisager, Madame, s’écria Monsieur

de Clèves. Je n’oserais vous le dire de peur de vous offenser.

Madame de Clèves ne répondit point ; et son silence achevant

de confirmer son mari dans ce qu’il avait pensé :

« Vous ne me dites rien, reprit-il, et c’est me dire que je ne

me trompe pas.

– Eh bien, Monsieur, lui répondit-elle en se jetant à ses genoux,

je vais vous faire un aveu que l’on n’a jamais fait à son mari ;

mais l’innocence de ma conduite et de mes intentions m’en

donne la force. [...] Je n’ai jamais donné nulle marque de

faiblesse et je ne craindrais pas d’en laisser paraître si vous

me laissiez la liberté de me retirer de la Cour.

Madame de Lafayette, *La Princesse de Clèves*, 1678.

**Vers l’analyse – p. 69**

Celui qui vous maîtrise tant n’a que

deux yeux, n’a que deux mains, n’a

qu’un corps, et n’a autre chose [...] sinon

que l’avantage que vous lui faites pour vous

détruire. D’où a-t-il pris tant d’yeux, dont il

vous épie, si vous ne les lui baillez**1** ? Comment a-til

tant de mains pour vous frapper, s’il ne les prend

de vous ? Les pieds dont il foule vos cités, d’où les

a-t-il, s’ils ne sont des vôtres ? Comment a-t-il aucun

pouvoir sur vous, que par vous ? Comment vous

oserait-il courir sus**2**, s’il n’avait intelligence avec

vous**3** ? Que vous pourrait-il faire, si vous n’étiez

recéleurs du larron**4** qui vous pille, complices du

meurtrier qui vous tue et traîtres à vous-mêmes ?

Étienne de La Boétie, *Discours*

*de la servitude volontaire*, 1576.

**1. baillez :** donnez.

**2. vous courir sus :** vous charger (au sens militaire).

**3. avoir intelligence :** avoir conclu un accord.

**4. larron :** voleur.

**Vers le bac – p. 70**

Ah ! le néant de cet acte d’accusation ! Qu’un

homme ait pu être condamné sur cet acte, c’est un

prodige d’iniquité. Je défie les honnêtes gens de

le lire, sans que leur cœur bondisse d’indignation

et crie leur révolte, en pensant à l’expiation

démesurée, là-bas, à l’île du Diable. Dreyfus

sait plusieurs langues, crime ; on n’a trouvé

chez lui aucun papier compromettant, crime ;

il va parfois dans son pays d’origine,

crime ; il est laborieux, il a le souci de

tout savoir, crime ; il ne se trouble pas,

crime ; il se trouble, crime. Et les naïvetés

de rédaction, les formelles assertions dans

le vide ! On nous avait parlé de quatorze

chefs d’accusation : nous n’en trouvons

qu’une seule en fin de compte, celle du

bordereau ; et nous apprenons même

que, les experts n’étaient pas d’accord,

qu’un d’eux, M. Gobert, a été bousculé

militairement, parce qu’il se permettait de

ne pas conclure dans le sens désiré. On

parlait aussi de vingt-trois officiers qui

étaient venus accabler Dreyfus de leurs

témoignages. Nous ignorons encore leurs

interrogatoires, mais il est certain que tous ne

l’avaient pas chargé ; et il est à remarquer, en

outre, que tous appartenaient aux bureaux de

la guerre. C’est un procès de famille, on est là

entre soi, et il faut s’en souvenir : l’état-major

a voulu le procès, l’a jugé, et il vient de le juger

une seconde fois.

Émile Zola, « J’accuse », *L’Aurore*, 13 janvier 1898.

**Vers le bac – p. 72**

Par un petit matin, j’ai vu à Tizi-Ouzou des

enfants en loques disputer à des chiens kabyles

le contenu d’une poubelle. À mes questions,

un Kabyle a répondu : « C’est tous les matins

comme ça. » Un autre habitant m’a expliqué

que l’hiver, dans le village, les habitants, mal

nourris et mal couverts, ont inventé

une méthode pour trouver le sommeil.

Ils se mettent en cercle autour d’un

feu de bois et se déplacent de temps en

temps pour éviter l’ankylose. Et la nuit

durant, dans le gourbi misérable, une

ronde rampante de corps couchés se

déroule sans arrêt. Ceci n’est sans doute

pas suffisant puisque le Code forestier

empêche ces malheureux de prendre le

bois où il se trouve et qu’il n’est pas rare

qu’ils se voient saisir leur seule richesse,

l’âne croûteux et décharné qui servit à

transporter les fagots. Les choses, dans

la région de Tizi-Ouzou, sont d’ailleurs

allées si loin qu’il a fallu que l’initiative

privée s’en mêlât. Tous les mercredis, le

sous-préfet, à ses frais, donne un repas à 50 petits

Kabyles et les nourrit de bouillon et de pain.

Après quoi, ils peuvent attendre la distribution

de grains qui a lieu au bout d’un mois.

Albert Camus, « Misère de la Kabylie »,

*Alger républicain*, 1938.

**Vers le bac – p. 74**

Quand vous serez bien vieille, au soir à la chandelle,

Assise auprès du feu, dévidant et filant,

Direz chantant mes vers, en vous émerveillant :

« Ronsard me célébrait du temps que j’étais belle. »

Lors vous n’aurez servante oyant telle nouvelle,

Déjà sous le labeur à demi sommeillant,

Qui au bruit de Ronsard ne s’aille réveillant,

Bénissant votre nom de louange immortelle.

Je serai sous la terre, et fantôme sans os

Par les ombres myrteux je prendrai mon repos ;

Vous serez au foyer une vieille accroupie,

Regrettant mon amour et votre fier dédain.

Vivez, si m’en croyez, n’attendez à demain :

Cueillez dès aujourd’hui les roses de la vie.

Pierre de Ronsard, « Quand vous serez bien vieille »,

*Sonnets pour Hélène*, 1578.

**Vers le bac – p. 76**

Demain, dès l’aube, à l’heure où blanchit la campagne,

Je partirai. Vois-tu, je sais que tu m’attends.

J’irai par la forêt, j’irai par la montagne.

Je ne puis demeurer loin de toi plus longtemps.

Je marcherai les yeux fixés sur mes pensées,

Sans rien voir au dehors, sans entendre aucun bruit,

Seul, inconnu, le dos courbé, les mains croisées,

Triste, et le jour pour moi sera comme la nuit.

Je ne regarderai ni l’or du soir qui tombe,

Ni les voiles au loin descendant vers Harfleur,

Et quand j’arriverai, je mettrai sur ta tombe

Un bouquet de houx vert et de bruyère en fleur.

Victor Hugo, « Demain, dès l’aube », 1847,

*Les Contemplations*, 1856.

**Vers le bac – p. 78**

Et Georges Duroy monta l’escalier.

Il était un peu gêné, intimidé, mal à l’aise. Il

portait un habit pour la première fois de sa

vie, et l’ensemble de sa toilette l’inquiétait. Il la

sentait défectueuse en tout, par les bottines non

vernies mais assez fines cependant, car il avait

la coquetterie du pied, par la chemise de quatre

francs cinquante achetée le matin même au

Louvre, et dont le plastron trop mince se cassait

déjà. Ses autres chemises, celles de tous les jours,

ayant des avaries plus ou moins graves, il n’avait

pu utiliser même la moins abîmée.

Son pantalon, un peu trop large, dessinait mal

la jambe, semblait s’enrouler autour du mollet,

avait cette apparence fripée que prennent les

vêtements d’occasion sur les membres qu’ils

recouvrent par aventure. Seul, l’habit n’allait pas

mal, s’étant trouvé à peu près juste pour la taille.

Il montait lentement les marches, le cœur

battant, l’esprit anxieux, harcelé surtout par la

crainte d’être ridicule ; et, soudain, il aperçut en

face de lui un monsieur en grande toilette qui le

regardait. Ils se trouvaient si près l’un de l’autre

que Duroy fit un mouvement en arrière, puis il

demeura stupéfait : c’était lui-même, reflété par

une haute glace en pied qui formait sur le palier

du premier une longue perspective de galerie.

Un élan de joie le fit tressaillir, tant il se jugea

mieux qu’il n’aurait cru.

Guy de Maupassant, *Bel-Ami*, 1885.

**Vers le bac – p. 80**

Je l’ai vue descendre du taxi, devant la cantine,

la canne à la main, une gauloise aux lèvres et,

sous le regard goguenard des troufions, elle

m’ouvrit ses bras d’un geste théâtral, attendant

que son fils s’y jetât, selon la meilleure tradition

[...] :

– Guynemer**1** ! Tu seras un second Guynemer !

Tu verras, ta mère a toujours raison !

Je sentis le sang me brûler la figure, j’entendis

les rires derrière mon dos, et déjà, avec un geste

menaçant de la canne vers la soldatesque hilare

étalée devant le café, elle proclamait, sur le

mode inspiré :

– Tu seras un héros, tu seras général, Gabriele

d’Annunzio**2**, Ambassadeur de France – tous ces

voyous ne savent pas qui tu es !

Je crois que jamais un fils n’a haï sa mère

autant que moi, à ce moment-là. Mais, alors

que j’essayais de lui expliquer dans un

murmure rageur qu’elle me compromettait

irrémédiablement aux yeux de l’armée de

l’air, et que je faisais un nouvel effort pour

la pousser derrière le taxi, son visage prit

une expression désemparée, ses lèvres se

mirent à trembler, et j’entendis une fois de

plus la formule intolérable, devenue depuis

longtemps classique dans nos rapports :

– Alors, tu as honte de ta vieille mère ?

D’un seul coup, tous les oripeaux de fausse

virilité, de vanité, de dureté, dont je m’étais si

laborieusement paré, tombèrent à mes pieds […].

Je n’entendais plus les rires, je ne voyais plus

les regards moqueurs, j’entourais ses épaules

de mon bras et je pensais à toutes les batailles

que j’allais livrer pour elle, à la promesse que je

m’étais faite, à l’aube de ma vie, de lui rendre

justice, de donner un sens à son sacrifice et de

revenir un jour à la maison, après avoir disputé

victorieusement la possession du monde à ceux

dont j’avais si bien appris à connaître, dès mes

premiers pas, la puissance et la cruauté.

Romain Gary, *La Promesse de l’aube*, 1960.

**1. Georges Guynemer** (1894-1917) est un célèbre aviateur

de la Première Guerre mondiale.

**2. Gabriele d’Annunzio** (1863-1938) est un grand écrivain

italien, pilote pendant la Première Guerre mondiale.

**Vers le bac – p. 82**

BÉRÉNICE, *se levant*

Arrêtez, arrêtez. Princes trop généreux,

En quelle extrémité me jetez-vous tous deux !

Soit que je vous regarde, ou que je l’envisage,

Partout du désespoir je rencontre l’image.

Je ne vois que des pleurs, et je n’entends parler

Que de trouble, d’horreurs, de sang prêt à couler.

*(à Titus)*

Mon cœur vous est connu, Seigneur, et je puis dire

Qu’on ne l’a jamais vu soupirer pour l’empire.

La grandeur des Romains, la pourpre des Césars

N’a point, vous le savez, attiré mes regards.

J’aimais, Seigneur, j’aimais : je voulais être aimée.

Ce jour, je l’avouerai, je me suis alarmée :

J’ai cru que votre amour allait finir son cours.

Je connais mon erreur, et vous m’aimez toujours.

Votre cœur s’est troublé, j’ai vu couler vos larmes.

Bérénice, Seigneur, ne vaut point tant d’alarmes,

Ni que par votre amour l’univers malheureux,

Dans le temps que Titus attire tous ses vœux

Et que de vos vertus il goûte les prémices,

Se voie en un moment enlever ses délices.

Je crois, depuis cinq ans jusqu’à ce dernier jour,

Vous avoir assuré d’un véritable amour.

Ce n’est pas tout : je veux, en ce moment funeste,

Par un dernier effort couronner tout le reste.

Je vivrai, je suivrai vos ordres absolus.

Adieu, Seigneur, régnez : je ne vous verrai plus.

Jean Racine, *Bérénice*, V, 7, 1670.

**Vers le bac – p. 84**

Chaque fois qu’à ce banc je vais chercher les fleurs,

Je promets à mon Dieu, dont l’appui me délaisse,

De n’y plus retourner. J’y retourne sans cesse.

– Mais lui ! voilà trois jours qu’il n’est pas revenu

– Blessé ! – Qui que tu sois, ô jeune homme inconnu !

Toi qui, me voyant seule et loin de ce qui m’aime,

Sans rien me demander, sans rien espérer même,

Viens à moi, sans compter les périls où tu cours ;

Toi qui verses ton sang, toi qui risques tes jours

Pour donner une fleur à la reine d’Espagne ;

Qui que tu sois, ami dont l’ombre m’accompagne,

Puisque mon cœur subit une inflexible loi,

Sois aimé par ta mère et sois béni par moi !

*Vivement et portant la main à son cœur.*

Oh ! sa lettre me brûle ! –

*Retombant dans sa rêverie.*

[…] *Elle déplie la lettre résolument et lit.*

« Madame, sous vos pieds, dans l’ombre, un homme est là

« Qui vous aime, perdu dans la nuit qui le voile ;

« Qui souffre, ver de terre amoureux d’une étoile ;

« Qui pour vous donnera son âme, s’il le faut ;

« Et qui se meurt en bas quand vous brillez en haut. »

Victor Hugo, *Ruy Blas*, II, 2, 1838.

**Exercice 1 p. 86**

La reine. – Prions. *(Elle s’agenouille devant la madone***1***.)*

– Secourez-moi, madame ! Car je n’ose

Élever mon regard jusqu’à vous ! *(Elle s’interrompt.)*

– Ô mon dieu !

La dentelle, la fleur, la lettre, c’est du feu !

*(Elle met la main dans sa poitrine et en arrache une lettre froissée,*

*un bouquet desséché de petites fleurs bleues et un morceau*

*de dentelle taché de sang qu’elle jette sur la table ; puis elle retombe*

*à genoux.)*

Vierge ! astre de la mer ! Vierge ! espoir du martyre !

Aidez-moi ! – *(S’interrompant.)*

Cette lettre ! *(Se tournant à demi vers la table.)*

Elle est là qui m’attire. *(S’agenouillant de nouveau.)*

Je ne veux plus la lire ! – Ô reine de douceur !

Vous qu’à tout affligé Jésus donne pour soeur**2** !

Venez, je vous appelle ! –

*(Elle se lève, fait quelques pas vers la table, puis s’arrête, puis enfin*

*se précipite sur la lettre, comme cédant à une attraction irrésistible.)*

Oui, je vais la relire

Une dernière fois ! Après, je la déchire !

Victor Hugo, *Ruy Blas*, drame en 5 actes, II, 2, 1838.

**1.** La madone est une statue de la Vierge Marie qui est posée dans la pièce

et devant laquelle la reine prie à genoux. Marie est la protectrice des malheureux.

**2.** « vous que Jésus donne pour sœur (compatissante) à tout malheureux ».

**Exercice 2 p. 87**

Premier porteur. – Oh la là ! Pour lourd, on peut dire qu’il est lourd.

Deuxième porteur. – Dame ! un roi

C’est toujours lourd un roi.

Premier porteur. – Pas seulement qu’il est lourd... Faut remarquer qu’il s’alourdit.

Deuxième porteur. – C’est pt’ête qu’il est de plus en plus roi. Faut dire que c’était

un grand arbre. [...] (Ils déposent le corps.)

Vastey, aux porteurs. Qu’on le mette debout.

Dans le mortier gâché. Tourné vers le sud.

C’est bien. Non pas couché, mais debout.

Qu’il se fraie lui-même, dans la difficulté de la pierre et l’industrie du rocher inventé

de main d’homme, sa route !

Et, lui ayant trouvé tout seul sa stature,

que la lune, rouge au bout de la flèche,

suspende sa torche épouvantable !

Madame Christophe. – Et ce pays t’aura refusé jusqu’à l’oreiller de mousse du

crapaud !

Et ton pays t’aura dénié la cave de boue du scarabée

Homme reculeur de bornes

Homme forgeur d’astres

dure étreinte chaude

grand cœur froidi déjà dans la distance

défais-toi de ton orgueil de pierre !

Aimé Césaire, *La Tragédie du roi Christophe*, III, 9, 1963.

**Exercice 1 p. 88**

[…] puisque vous me forcez à vous l’avouer, moins je le vois et plus je sens le

désir de le voir : son absence, qui devrait l’effacer de ma mémoire, ne sert qu’à

me persuader sa déférence**1** pour mes ordres. Je ne pousse pas un soupir, où je ne

m’imagine que les siens répondent, et jugeant de ses peines par les miennes, il se

fait en moi un combat de pitié, d’amour et de devoir, qui semble déchirer mon

âme, et dont les effets sont si cruels pour elle que de quelque côté que penche la

victoire, elle me sera toujours également funeste.

Madame de Villedieu, « Qu’on ne peut donner si peu de puissance à l’amour

qu’il n’en abuse », *Les Désordres de l’amour*, 1676.

**1. Déférence :** respect.

**Exercice 2 p. 88**

Donc j’étais là, assise toute seule comme une dinde sur mon tabouret, j’avais

mangé mon riz thaï mon poulet thaï, j’avais tiré la langue le plus loin possible

vers l’assiette pour lécher la sauce, parce que ces abrutis ne m’avaient pas donné

de cuiller et que je ne pouvais pas en demander, j’avais oublié le mot pour dire

*cuiller*, comment tu veux manger de la sauce avec des baguettes. […]

Pourtant, cuiller quoi de plus simple, évidemment que je le sais, ça se dit *spoon*,

*spooon* avec trois o ronds comme sa fesse. J’ai progressé depuis, maintenant c’est

français que je ne sais plus parler, ou plus vraiment, peut-être ça va revenir en

écrivant, peut-être, j’espère, je ne sais pas, je m’en fiche. En Thaïlande, d’ailleurs,

c’est une cuiller et une fourchette qu’ils utilisent, pas des baguettes, c’est en tout

cas ce que mon père m’a raconté. Mais il n’est jamais allé en Thaïlande, mon

père, seulement en Chine ou au Japon, alors qu’est-ce qu’il en sait.

Lise Charles, *Comme Ulysse*, 2015.

**Exercice 3 p. 89**

Une moitié de la chevelure pend dans le dos, l’autre main ramène en avant de

l’épaule l’autre moitié. Sur ce côté (le côté droit) la tête s’incline, de manière

à mieux offrir les cheveux à la brosse. Chaque fois que celle-ci s’abat, tout en

haut, derrière la nuque, la tête penche davantage et remonte ensuite avec effort,

pendant que la main droite – qui tient la brosse – s’éloigne en sens inverse. La

main gauche – qui entoure les cheveux sans les serrer, entre le poignet, la paume

et les doigts – lui laisse un instant libre passage et se referme en rassemblant

les mèches à nouveau, d’un geste sûr, arrondi, mécanique, tandis que la brosse

continue sa course jusqu’à l’extrême pointe. […] Plus à gauche encore, le visage

ne laisse voir qu’un profil perdu1. Mais au-delà, c’est la surface du miroir, qui

renvoie l’image du visage entier, de face, et le regard – inutile sans doute pour la

surveillance du brossage – dirigé en avant comme il est naturel. »

Alain Robbe-Grillet, *La Jalousie*, 1957.

1. **Perdu :** tourné vers l’arrière.

**Exercice 1 p. 90**

Il fera longtemps clair ce soir, les jours allongent,

La rumeur du jour vif se disperse et s’enfuit,

Et les arbres, surpris de ne pas voir la nuit,

Demeurent éveillés dans le soir blanc, et songent...

Les marronniers, sur l’air plein d’or et de lourdeur,

Répandent leurs parfums et semblent les étendre ;

On n’ose pas marcher ni remuer l’air tendre

De peur de déranger le sommeil des odeurs.

De lointains roulements arrivent de la ville...

La poussière, qu’un peu de brise soulevait,

Quittant l’arbre mouvant et las qu’elle revêt,

Redescend doucement sur les chemins tranquilles.

Nous avons tous les jours l’habitude de voir

Cette route si simple et si souvent suivie,

Et pourtant quelque chose est changé dans la vie,

Nous n’aurons plus jamais notre âme de ce soir...

Anna de Noailles, « Il fera longtemps clair ce soir »,

*Le Cœur innombrable*, 1901.

**Exercice 2 p. 91**

En la forêt d’Ennuyeuse Tristesse,

Un jour m’advint, où seul je cheminais,

Que je croisai l’Amoureuse Déesse

Qui m’appela, demandant où j’allais.

Je répondis que Fortune m’avait

Depuis longtemps exilé dans ce bois,

Et qu’à bon droit on pouvait m’appeler

L’homme égaré qui ne sait où il va.

En souriant, pleine de gentillesse,

Elle répondit : « Ami, si je savais

Pourquoi tu es mis dans cette détresse,

À mon pouvoir volontiers t’aiderais ;

Car jadis j’ai mis ton cœur dans la voie

Des plaisirs, je ne sais qui l’en ôta ;

Il me déplaît qu’à présent je te voie

L’homme égaré qui ne sait où il va. »

– « Hélas ! », dis-je, souveraine Princesse,

« Mon sort savez, pourquoi le vous dirais-je ?

C’est par la Mort qui fait à tous rudesse,

Qui m’a repris celle que tant j’aimais,

En qui était tout l’espoir que j’avais,

Qui me guidait. Tant elle m’accompagna

En son vivant, que jamais je n’étais

L’homme égaré qui ne sait où il va. »

« Aveugle suis, je ne sais où aller ;

De mon bâton, pour que je ne me fourvoie,

Je vais tâtant mon chemin çà et là ;

C’est malheureux qu’il convient que je soie

L’homme égaré qui ne sait où il va ! »

Charles d’Orléans, « En la forêt d’Ennuyeuse

Tristesse », v. 1415-1440, langue modernisée.

**Exercice 1 p. 92**

[…] il n’est pas possible à quiconque est un jour monté sur le grand Trottoir

roulant que sont les pages de Flaubert, au défilement continu, monotone,

morne, indéfini, de méconnaître qu’elles sont sans précédent dans la littérature.

Laissons de côté, je ne dis même pas les simples inadvertances, mais la correction

grammaticale ; c’est une qualité utile mais négative (un bon élève, chargé de

relire les épreuves de Flaubert, eût été capable d’en effacer bien des fautes).

En tous cas il y a une beauté grammaticale (comme il y a une beauté morale,

dramatique, etc.) qui n’a rien à voir avec la correction. C’est d’une beauté de ce

genre que Flaubert devait accoucher laborieusement.

Marcel Proust, « À propos du “style” de Flaubert »,

*La Nouvelle Revue Française*, 1920.

**Exercice 9 p. 93**

Ce ne sont pas les bandes des gens à cheval, ce ne sont pas les compagnies

des gens de pied, ce ne sont pas les armes qui défendent le tyran. On ne le

croira pas du premier coup, mais certes cela est vrai : ce sont toujours quatre

ou cinq qui maintiennent le tyran. Toujours il s’est trouvé que cinq ou six ont

eu l’oreille du tyran, et s’y sont approchés d’eux-mêmes, ou bien ont été appelés

par lui, pour être les complices de ses cruautés, les compagnons de ses plaisirs,

les maquereaux de ses voluptés, et communs aux biens de ses pilleries. Ces six

dressent si bien leur chef, qu’il faut pour la société qu’il soit méchant, non pas

seulement par ses méchancetés mais encore par les leurs. Ces six ont six cents

qui profitent sous eux, et font de leurs six cents ce que les six font au tyran. Ces

six cents en tiennent sous eux six mille, qu’ils ont élevés au pouvoir, auxquels

ils font donner ou le gouvernement des provinces, ou le maniement des deniers,

afin qu’ils tiennent la main**1** à leur avarice et cruauté, qu’ils exécutent celles-ci

quand il est temps, et qu’ils fassent tant de maux par ailleurs qu’ils ne puissent

se maintenir que sous l’ombre de leurs supérieurs, ni s’exempter des lois et des

punitions que par eux. Grande est la suite qui vient après cela, et qui voudra

s’amuser à dévider ce filet, il verra que non pas les six mille, mais les cent mille,

mais les millions par cette corde se tiennent au tyran.

Étienne de La Boétie, *Discours de la servitude volontaire*, 1576.

**1. tiennent la main :** participent.

**Exercice 2 p. 99**

Winnie. – Où est-ce que tu étais tout ce temps ? *(Un temps.)* Qu’est-ce que

tu faisais tout ce temps ? *(Un temps.)* Ta toilette ? *(Un temps.)* Tu ne m’as

pas entendue crier ? *(Un temps.)* Tu t’étais coincé dans ton trou ? *(Il lève les*

*yeux vers elle.)* C’est ça, Willie, regarde-moi. *(Un temps.)* Repais tes vieux yeux,

Willie. *(Un temps.)* Il en reste quelque chose ? *(Un temps.)* Quelques restes ?

*(Un temps.)* Je n’ai pas pu refaire ma beauté, tu sais. *(Il baisse la tête.)* Toi tu es

encore reconnaissable, en un sens. *(Un temps.)* Tu penses venir vivre de ce côté

maintenant… une petite saison peut-être ? *(Un temps.)* Non ? *(Un temps.)* Tu ne

faisais que passer ? *(Un temps.)* Tu es devenu sourd, Willie ? *(Un temps.)* Muet ?

*(Un temps.)* Oh je sais, tu n’as jamais été causant, Winnie sois à moi je t’adore et

finie fleurette, la parole est aux offres et demandes. *(Yeux de face.)* Enfin quelle

importance, ça aura été quand même un beau jour, après tout, encore un. *(Un*

*temps.)*

Samuel Beckett, *Oh les beaux jours*, II, 1961.

**Exercice 1 p. 102**

Les chefs-d’œuvre du passé sont bons pour le passé : ils ne sont pas bons pour

nous. Nous avons le droit de dire ce qui a été dit et même ce qui n’a pas été

dit d’une façon qui nous appartienne, qui soit immédiate, directe, réponde aux

façons de sentir actuelles et que tout le monde comprendra. [...]

Si la foule ne vient pas aux chefs-d’œuvre littéraires, c’est que ces chefs-d’œuvre

sont littéraires, c’est-à-dire fixés, et fixés en des formes qui ne répondent plus

aux besoins du temps. Loin d’accuser la foule et le public, nous devons accuser

l’écran formel que nous interposons entre nous et la foule. (108 mots)

Antonin Artaud, « Pour en finir avec les chefs-d’œuvre »,

*Le Théâtre et son double*, 1938.

**Exercice 2 p. 103**

Janine Bouchard, psychothérapeute, se dit choquée par l’agressivité larvée de

Big Brother : « Son nom est tiré du roman d’anticipation de Georges Orwell,

1984, renvoie à un univers de violence psychologique où l’intimité est interdite,

où chacun espionne tout le monde, où les individus sont réduits au statut de

cobayes de laboratoire. »

Les participants ressentent-ils cette violence ? « J’ai vendu mon intimité pour

un certain laps de temps, c’est tout », jurait en septembre, sur le plateau de

l’émission de Mireille Dumas Vie privée, vie publique, un ancien participant du

Big Brother espagnol, très loin de penser qu’il avait vendu un bien en principe

inaliénable. « J’ai partagé une expérience passionnante avec d’autres personnes.

Je n’ai montré que la “vraie vie” », affirmait le jeune homme. Le mot est lâché !

« Nous aimons *Big Brother* parce que nous y voyons de vrais gens dans la vraie

vie ! », expliquent les téléspectateurs. Le quotidien dans sa banalité. (173 mots)

Isabelle Taubes, « Télé-réalité : la fausse vie des vrais gens », *Psychologies*, 2011.

**Exercice 1 p. 104**

Jeunes filles, qui demain serez des femmes, prenez conscience de la beauté de

votre tâche, tâche de choix où l’esprit et le goût peuvent s’employer d’une façon

continue, où le cœur s’élargit, où la vie est multipliée ; tâche admirable par

l’idéal qui l’inspire et le but qu’elle se propose. […] Quels que soient ses dons

intellectuels ou artistiques, une femme peut faire plus, elle ne peut faire mieux

que fonder un foyer ; aussi fera-t-elle sagement d’y demeurer si la nécessité ne

l’oblige pas à travailler au-dehors. […] Si vous avez assez pour mener une vie

saine, bien que simple, n’allez pas sacrifier le vrai bonheur à la recherche de

jouissances que le snobisme surtout rend désirables. (118 mots)

Mme Foulon-Lefranc, *La Femme au foyer*, 1946.

**Exercice 2 p. 105**

L’accès au pouvoir, quel qu’il soit, pose les femmes en situation de *double bind***1** :

si elles agissent comme des hommes, elles s’exposent à perdre les attributs obligés

de la « féminité » et elles mettent en question le droit naturel des hommes

aux positions de pouvoir ; si elles agissent comme des femmes, elles paraissent

incapables ou inadaptées à la situation. […] Cette combinaison contradictoire

d’ouverture et de fermeture, de retenue et de séduction, est d’autant plus difficile

à réaliser qu’elle est soumise à l’appréciation des hommes qui peuvent commettre

des erreurs d’interprétation inconscientes ou intéressées. C’est ainsi que, comme

l’observait une informatrice, devant les plaisanteries sexuelles, les femmes n’ont

souvent d’autre choix que de s’exclure ou de participer, au moins passivement,

pour essayer de s’intégrer, mais en s’exposant alors à ne plus pouvoir protester

si elles sont victimes du sexisme ou du harcèlement sexuel. (149 mots)

Pierre Bourdieu, *La Domination masculine*, 1998.

**1. double bind :** injonctions contradictoires.

**Exercice 3 p. 105**

Je vous ai dit au début de cette conférence que Shakespeare avait une sœur […].

Cette sœur de Shakespeare mourut jeune… hélas, elle n’écrivit jamais le moindre

mot. […] Or j’ai la conviction que cette poétesse, qui n’a jamais écrit un mot

[…], vit encore. Elle vit en vous et en moi, et en nombre d’autres femmes qui

ne sont pas présentes ici ce soir, car elles sont en train de laver la vaisselle et de

coucher les enfants. Mais elle vit ; car les grands poètes ne meurent pas ; ils sont

des présences éternelles ; ils attendent simplement l’occasion pour apparaître

parmi nous en chair et en os. Cette occasion, je le crois, il est à présent en votre

pouvoir de la donner à la sœur de Shakespeare. Car voici ma conviction : si nous

vivons encore un siècle environ […] et que nous avons toutes cinq cents livres

de rente et des chambres qui soient à nous seules ; si nous acquérons l’habitude

de la liberté et le courage d’écrire exactement ce que nous pensons […] alors

l’occasion se présentera pour la poétesse qui était la sœur de Shakespeare de

prendre cette forme humaine à laquelle il lui a si souvent fallu renoncer. (206 mots)

Virginia Woolf, *Une chambre à soi*, 1929.

**Exercice 1 p. 106**

[U]n critique est quelqu’un qui n’est pas capable de voir directement certaines

choses. Il ne peut les voir qu’indirectement, […] grâce à l’action d’un autre, qui

est l’auteur « critiqué ». Un aveugle à qui des yeux sont prêtés, un sourd qui

acquiert la faculté d’entendre, un non-poète qui reçoit le don de poésie, voilà

ce que c’est qu’un critique. Bref, en en devenant un, j’accède d’abord à toute

une richesse objective que je percevais très mal ou pas du tout directement,

mais j’accède encore à une subjectivité seconde. Disons, en somme, que je me

remplace par meilleur que moi. Je troque mon être à moi, dont je ne connais que

trop les limitations et les sottises, contre un autre être qui a l’avantage d’être à la

fois autre et moi. Ses façons de sentir, de penser, de parler, deviennent miennes,

donc familières, sans cesser pourtant d’être non miennes et par conséquent

étranges. Être critique, c’est se trouver la proie d’une sorte de phénomène de

paramnésie, où la chose que l’on voit, l’être que l’on est, c’est à la fois du déjà

vu et du jamais vu. (188 mots)

Georges Poulet, *Les Chemins actuels de la critique*, 1968.

**Exercice 2 p. 107**

La triste expérience de découvrir qu’en dépit de nos souhaits Hamlet, Robert

Jordan et le prince Andreï sont voués à la mort – que les choses se passent d’une

certaine façon et ainsi pour toujours, en dépit des aspirations et des espoirs que

nous formons au cours de notre lecture – nous fait trembler comme si nous

sentions sur nous le doigt du destin. Nous prenons conscience que nous ne

pourrons jamais savoir si le capitaine Achab, [dans *Moby Dick*,] capturera la

baleine blanche. […] Ce que les grandes tragédies ont d’irrésistible procède du

fait que leurs héros, au lieu d’échapper à un destin atroce, plongent au fond

de l’abîme (qu’ils ont en général creusé de leurs propres mains) parce qu’ils

n’ont aucune idée de ce qui les attend ; et nous, qui voyons clairement vers

quoi ils courent comme des aveugles, nous ne pouvons pas les arrêter. […] Mais

pour peu que nous comprenions véritablement leur destin, nous commençons

à soupçonner que nous aussi, citoyens de l’ici-et-maintenant, nous rencontrons

souvent notre destin tout simplement parce que nous pensons notre monde

comme les personnages de fiction pensent le leur. […] Voilà pourquoi les grands

personnages de fiction deviennent si souvent de suprêmes exemples de la

condition humaine « réelle ». (210 mots)

Umberto Eco, *Confessions d’un jeune romancier*, 2011.

**Exercice 2 p. 108**

Les œuvres vivantes n’en finissent pas d’agiter la littérature et d’infléchir son

cours. Périodiquement, elles sortent de leur éloignement pour revenir se jeter

dans la bagarre, prendre part aux luttes du moment, se ranger dans l’un ou

l’autre camp et participer à sa défaite ou à sa victoire.

Il en était ainsi de Stendhal, au lendemain de la dernière guerre. Son style sec,

direct, parfaitement naturel et comme allant de soi, pur de toute redondance,

dénué de toute coquetterie, dépouillé à l’extrême, transparent, invisible, qu’on

traverse pour atteindre le but vers lequel de toute urgence on se sent poussé,

était considéré comme le modèle de l’écriture la plus moderne. Le dernier cri.

Des écrivains parmi les plus réputés n’hésitaient pas à le pasticher, à la grande

satisfaction des critiques et des directeurs de revues.

En ce moment, notre maître à tous, c’est Flaubert. Sur son nom l’unanimité s’est

faite : il est précurseur du roman actuel. (156 mots)

Nathalie Sarraute, « Flaubert le précurseur », *Preuves*, 1965.

**Exercice 3 p. 109**

Nous avons trop tendance, quand nous pensons au plagiat, et donc au vol

d’idées, à concevoir celles-ci comme des formes fixes – tels des objets matériels

aux limites nettes qu’il suffit de transporter pour en devenir propriétaires –,

qu’un écrivain serait susceptible de dérober à un autre pour se les approprier.

Or les idées ne sont pas des substances rigides, mais, comme les textes dans

lesquelles elles viennent temporairement se déposer, des êtres vivants qui ne

cessent de se mouvoir et de se transformer.

Tausk fait découvrir à Freud cette réalité terrifiante que les idées ne sont

pas seulement possédées, mais *possédantes*, et qu’elles disposent d’une vie

propre, ou, si l’on veut encore, que nous en sommes moins les propriétaires

que les locataires. Contrairement à notre corps physique, nos idées ne nous

appartiennent pas. Elles ont parfois été pensées par d’autres, elles sont parfois,

en même temps que chez nous, en cours de penser chez nos contemporains, nous

pouvons également nous les faire subtiliser. (165 mots)

Pierre Bayard, *Le Plagiat par anticipation*, 2009.

**Commentaire composé p. 118**

ELMIRE. On tient que mon mari veut dégager sa foi

Et vous donner sa fille : Est-il vrai, dites-moi ?

TARTUFFE. Il m’en a dit deux mots ; mais, Madame, à vrai dire,

Ce n’est pas le bonheur après quoi je soupire,

Et je vois autre part les merveilleux attraits

De la félicité qui fait tous mes souhaits.

ELMIRE. C’est que vous n’aimez rien des choses de la terre.

TARTUFFE. Mon sein n’enferme pas un cœur qui soit de pierre.

ELMIRE. Pour moi, je crois qu’au Ciel tendent tous vos soupirs,

Et que rien ici-bas n’arrête vos désirs.

TARTUFFE. L’amour qui nous attache aux beautés éternelles

N’étouffe pas en nous l’amour des temporelles,

[…] Et je n’ai pu vous voir, parfaite créature,

Sans admirer en vous l’auteur de la nature,

Et d’une ardente amour sentir mon cœur atteint

Au plus beau des portraits où lui-même il s’est peint.

D’abord j’appréhendai que cette ardeur secrète

Ne fût du noir esprit une surprise adroite,

Et même à fuir vos yeux mon cœur se résolut,

Vous croyant un obstacle à faire mon salut.

Mais enfin je connus, ô beauté toute aimable,

Que cette passion peut n’être point coupable ;

Que je puis l’ajuster avecque la pudeur,

Et c’est ce qui m’y fait abandonner mon cœur.

Ce m’est, je le confesse, une audace bien grande

Que d’oser de ce cœur vous adresser l’offrande ;

Mais j’attends en mes vœux tout de votre bonté,

Et rien des vains efforts de mon infirmité.

En vous est mon espoir, mon bien, ma quiétude :

De vous dépend ma peine ou ma béatitude,

Et je vais être enfin, par votre seul arrêt,

Heureux, si vous voulez, malheureux, s’il vous plaît.

ELMIRE. La déclaration est tout à fait galante ;

Mais elle est, à vrai dire, un peu bien surprenante.

Vous deviez, ce me semble, armer mieux votre sein

Et raisonner un peu sur un pareil dessein.

Un dévot comme vous, et que partout on nomme...

TARTUFFE. Ah ! pour être dévot, je n’en suis pas moins homme.

Molière, *Le Tartuffe*, 1669.

**Commentaire composé p. 119**

Comme dans l’éponge il y a dans l’orange une aspiration à reprendre contenance

après avoir subi l’épreuve de l’expression. Mais où l’éponge réussit toujours,

l’orange jamais : car ses cellules ont éclaté, ses tissus se sont déchirés. Tandis

que l’écorce seule se rétablit mollement dans sa forme grâce à son élasticité,

un liquide d’ambre s’est répandu, accompagné de rafraîchissement, de parfums

suaves, certes, – mais souvent aussi de la conscience amère d’une expulsion

prématurée de pépins.

Faut-il prendre parti entre ces deux manières de mal supporter l’oppression ? –

L’éponge n’est que muscle et se remplit de vent, d’eau propre ou d’eau sale

selon : cette gymnastique est ignoble. L’orange a meilleur goût, mais elle est trop

passive, – et ce sacrifice odorant... c’est faire à l’oppresseur trop bon compte

vraiment.

Mais ce n’est pas assez avoir dit de l’orange que d’avoir rappelé sa façon

particulière de parfumer l’air et de réjouir son bourreau. Il faut mettre l’accent

sur la coloration glorieuse du liquide qui en résulte et qui, mieux que le jus

de citron, oblige le larynx à s’ouvrir largement pour la prononciation du mot

comme pour l’ingestion du liquide, sans aucune moue appréhensive de l’avant-

bouche

dont il ne fait pas hérisser les papilles.

Et l’on demeure au reste sans paroles pour avouer l’admiration que suscite

l’enveloppe du tendre, fragile et rose ballon ovale dans cet épais tampon-buvard

humide dont l’épiderme extrêmement mince mais très pigmenté, acerbement

sapide, est juste assez rugueux pour accrocher dignement la lumière sur la

parfaite forme du fruit.

Mais à la fin d’une trop courte étude, menée aussi rondement que possible, –

il faut en venir au pépin. Ce grain, de la forme d’un minuscule citron, offre à

l’extérieur la couleur du bois blanc de citronnier, à l’intérieur un vert de pois ou

de germe tendre. C’est en lui que se retrouvent, après l’explosion sensationnelle

de la lanterne vénitienne de saveurs, couleurs, et parfums que constitue le ballon

fruité lui-même, – la dureté relative et la verdeur (non d’ailleurs entièrement

insipide) du bois, de la branche, de la feuille : somme toute petite quoique avec

certitude la raison d’être du fruit.

Francis Ponge, « L’orange », *Le Parti pris des choses*, 1942.

**Contraction de texte p. 120**

*Dans l’*Encyclopædia Universalis*, Yves Suaudeau définit l’ethnocentrisme à partir*

*de deux attitudes distinctes.*

Attitude collective à caractère anthropocentrique, l’ethnocentrisme correspond aux

différentes formes que prend le refus de la diversité des cultures. La négation des

cultures « autres » en laquelle consiste l’ethnocentrisme se manifeste, notamment, de

[deux] façons différentes : répudiation pure et simple des autres cultures ; négation

par assimilation à soi. [...]

**I. Nier l’humanité de l’autre**

Le rejet pur et simple des formes de culture éloignées de celles auxquelles les

membres d’une société s’identifient peut se manifester diversement : il se traduit

notamment dans deux formes de négation, ou verbale, ou physique et directe. Dans

la civilisation occidentale et dès l’Antiquité gréco-latine, l’application du terme

générique de Barbaroi**1** aux peuples non helléniques**2** exprime bien le frisson, sinon

une certaine répulsion des Grecs face aux manières de vivre, de croire ou de penser

qui leur étaient étrangères ; il y a là, traduit dans le langage, un rejet direct, ayant

valeur de négation franche, des cultures autres que grecques. Par l’application

générale du terme « barbare », les Grecs refusent de reconnaître la diversité des

autres cultures, l’appartenance des étrangers à des sociétés autres et en même temps

l’identité propre de ces cultures, de ces sociétés et des individus qui les composent.

De plus, l’épithète même de *barbaros* renvoyant étymologiquement à la forme [...]

inférieure du langage des oiseaux, son application indistincte à tout donné étranger

équivaut à refuser à celui-ci ce caractère hautement humain que le Grec accorde à

son langage. L’usage d’une telle épithète exprime donc, à l’extrême, une réduction de

l’humanité à la seule hellénité**3**. De même, plus tard, la qualification de « sauvage »

(l’adjectif latin *silvester* désigne tout ce qui est « de la forêt ») rejette dans une

catégorie de l’infrahumain des individus et des sociétés auxquelles on attribue un

genre de vie qui les rapproche plus de la vie animale que de la culture humaine.

Un tel ethnocentrisme, ainsi manifesté, laisse apparaître une distinction fondée sur

l’opposition entre nature et culture : pour nombre de Grecs de même que pour

maints colons européens des Temps modernes, le « barbare » et le « sauvage » sont

situés et apparaissent aux marges, à la limite d’un système qui est celui de la culture

du locuteur**4**. [...]

Outre cette façon, fort ancienne, de répudier les cultures en niant la singularité de

l’autre, il existe une forme également immédiate de répudier celui-ci qui se manifeste

dans des formes de destruction directe : destruction à terme des conditions de

subsistance des différentes cultures et des conditions de survie des sociétés qui les

véhiculent, l’ethnocide de même que le génocide sont des manifestations à caractère

hautement ethnocentrique. De tels processus ou actes correspondent à une attitude qui

atteint par violence la personne physique de l’autre et tout ce qui touche à sa culture.

À la différence de la négation verbale de l’autre, qui reste quelque chose d’indistinct,

ces deux pratiques nient l’autre dans son mode d’existence collective spécifique, et se

justifient par projection sur les sociétés visées de stéréotypes, d’images figées par les

jugements préconçus. Ainsi, aux yeux des membres de la société destructrice, l’action

apparaît bonne et même bénéfique ; les cultures et/ou les communautés atteintes sont

d’emblée jugées « autres », donc inférieures, et cette infériorité est considérée comme

mauvaise. Tout se passe comme si l’esprit des sociétés dominatrices fonctionnait

sur un modèle à la fois essentialiste**5**, manichéen**6** et autistique**7**. Ces sociétés croient

qu’elles concentrent en elles-mêmes l’« humanité », l’« être », le « vrai » et le « bien » ;

elles attribuent aux autres communautés une réalité moindre, et jugent leurs données

culturelles inférieures, erronées, et parfois même mauvaises. Ainsi ethnocide et

génocide constituent-ils, compte tenu des jugements qui les fondent, une forme de

destruction directe de l’autre telle que, par négation directe et physique, elle rend

impensable la distance à celui-ci.

**II. Assimiler l’autre à soi**

Outre les répudiations pures et simples des autres cultures, l’ethnocentrisme**8**

fonctionne aussi, comme pratique négative, par assimilation de l’autre à soi. [...]

L’acte négateur fait alors connaître l’autre comme non distant, comme identique,

ce qui interdit de poser le problème de la différence et de reconnaître l’identité et

l’originalité de l’autre culture. D’un tel ethnocentrisme, on trouve des exemples

dans certaines « mesures » d’assimilation des minorités ethniques et/ou culturelles

qu’adoptent certains pays. Ainsi, qu’il s’agisse, au XIXe siècle, de l’attitude du

gouvernement des États-Unis manifestée dans ses législations les plus favorables

à l’égard des Indiens ou des mesures de francisation adoptées en 1965 et destinées

à intégrer les Indiens de la Guyane française, les pratiques assimilationnistes

expriment souvent une vision ethnocentrique et sont homogènes à l’ethnocentrisme

fondamental qui les anime. La volonté d’assimilation chez les tenants d’une culture

qui imposent par décision administrative ou politique leurs règles à une autre culture

repose sur un ensemble d’idées erronées : l’état dans lequel se trouve telle autre

population est considéré comme un stade vers une civilisation plus parfaite, celle

du locuteur. Corrélativement, les données propres au cadre naturel, au mode de vie

et aux expressions culturelles afférentes**9** sont considérées comme négligeables, et

méconnues sinon inconnues. Un tel stéréotype repose sur un faux évolutionnisme

qui s’appuie sur deux idées : d’une part, l’idée selon laquelle il y aurait des degrés sur

le chemin de la civilisation – ce qui suppose l’existence de moindres civilisations –,

d’autre part, l’idée de changement possible de l’enveloppe culturelle**10**. Cette

conception évolutionniste implique donc que celui, individu ou société, qui pense

ainsi vit sa culture comme une enveloppe, un donné interchangeable. Ainsi, et tel

est l’un des principaux résultats de l’assimilation, en disant que l’autre « est un

moindre soi » et en prétendant l’assimiler, l’homme d’une culture donnée nie la

distance qui le sépare d’une culture autre pour ne pas reconnaître en elle un système

différent. (1016 mots)

Yves Suaudeau, « Ethnocentrisme », *Encyclopædia Universalis*.

**1. Barbaroi :** en grec, « personne qui n’est pas grecque » et par extension « barbare ». **2. Non helléniques :** qui n’étaient pas Grecs. **3. Hellénité :** culture grecque. **4. Locuteur :** énonciateur, personne qui parle. **5. Essentialiste :** qui part d’un cas particulier pour en faire une nécessité universelle ; **6. Manichéen :** opposant les civilisations l’une contre l’autre ; **7. Autistique :** incapable de communiquer avec les autres. **8. Ethnocentrisme :** comportement d’un individu qui consiste à surestimer inconsciemment son

groupe culturel ou géographique, et à sous-estimer par principe (souvent à travers une série de préjugés) les autres groupes culturels ou géographiques. **9. Afférentes :** associées. **10. Enveloppe culturelle :** culture personnelle d’un individu envisagée comme un élément enveloppant, un vêtement remplaçable.

**Commentaire p. 122**

Elle s’était appuyée contre l’embrasure de la mansarde, et elle relisait la lettre

avec des ricanements de colère. Mais plus elle y fixait d’attention, plus ses idées

se confondaient. Elle le revoyait, elle l’entendait, elle l’entourait de ses deux

bras ; et des battements de cœur, qui la frappaient sous la poitrine comme à

grands coups de bélier, s’accéléraient l’un après l’autre, à intermittences inégales.

Elle jetait les yeux tout autour d’elle avec l’envie que la terre croulât. Pourquoi

n’en pas finir ? Qui la retenait donc ? Elle était libre. Et elle s’avança, elle regarda

les pavés en se disant :

– Allons ! allons !

Le rayon lumineux qui montait d’en bas directement tirait vers l’abîme le poids

de son corps. Il lui semblait que le sol de la place oscillant s’élevait le long des

murs, et que le plancher s’inclinait par le bout, à la manière d’un vaisseau qui

tangue. Elle se tenait tout au bord, presque suspendue, entourée d’un grand

espace. Le bleu du ciel l’envahissait, l’air circulait dans sa tête creuse, elle n’avait

qu’à céder, qu’à se laisser prendre ; et le ronflement du tour ne discontinuait pas,

comme une voix furieuse qui l’appelait.

– Ma femme ! ma femme ! cria Charles.

Elle s’arrêta.

– Où es-tu donc ? Arrive !

L’idée qu’elle venait d’échapper à la mort faillit la faire s’évanouir de terreur ;

elle ferma les yeux ; puis elle tressaillit au contact d’une main sur sa manche :

c’était Félicité.

– Monsieur vous attend, Madame ; la soupe est servie.

Et il fallut descendre ! il fallut se mettre à table ! »

Gustave Flaubert, *Madame Bovary*, 1857.

**Contraction de texte p. 123**

*Dans la conclusion d’une étude sur les tribus amérindiennes d’Amérique du*

*Sud, Claude Lévi-Strauss s’interroge sur les tabous sociaux qui varient d’une*

*culture à l’autre, et sur les imperfections internes à chaque société.*

Aucune société n’est parfaite. Toutes comportent par nature une impureté

incompatible avec les normes qu’elles proclament, et qui se traduit concrètement

par une certaine dose d’injustice, d’insensibilité, de cruauté. Comment évaluer

cette dose ? L’enquête ethnographique y parvient. Car, s’il est vrai que la

comparaison d’un petit nombre de sociétés les fait apparaître très différentes

entre elles, ces différences s’atténuent quand le champ d’investigation s’élargit.

On découvre alors qu’aucune société n’est foncièrement bonne ; mais aucune

n’est absolument mauvaise. Toutes offrent certains avantages à leurs membres,

compte tenu d’un résidu d’iniquité**1** dont l’importance paraît approximativement

constante et qui correspond peut-être à une inertie spécifique qui s’oppose, sur

le plan de la vie sociale, aux efforts d’organisation.

Cette proposition surprendra l’amateur de récits de voyages, ému au rappel

des coutumes « barbares » de telle ou telle peuplade. Pourtant, ces réactions

à fleur de peau ne résistent pas à une appréciation correcte des faits et à leur

rétablissement dans une perspective élargie. Prenons le cas de l’anthropophagie

qui, de toutes les pratiques sauvages, est sans doute celle qui nous inspire le plus

d’horreur et de dégoût. On devra d’abord en dissocier les formes proprement

alimentaires, c’est-à-dire celles où l’appétit pour la chair humaine s’explique par

la carence d’autre nourriture animale, comme c’était le cas dans certaines îles

polynésiennes. De telles fringales**2**, nulle société n’est moralement protégée ; la

famine peut entraîner les hommes à manger n’importe quoi : l’exemple récent

des camps d’extermination le prouve.

Restent alors les formes d’anthropophagie qu’on peut appeler positives, celles

qui relèvent d’une cause mystique, magique ou religieuse : ainsi l’ingestion

d’une parcelle du corps d’un ascendant ou d’un fragment d’un cadavre ennemi,

pour permettre l’incorporation de ses vertus ou encore la neutralisation de son

pouvoir ; outre que de tels rites s’accomplissent le plus souvent de manière

fort discrète, portant sur de menues quantités de matière organique pulvérisée

ou mêlée à d’autres aliments, on reconnaîtra, même quand elles revêtent des

formes plus franches, que la condamnation morale de telles coutumes implique

soit une croyance dans la résurrection corporelle qui serait compromise par

la destruction matérielle du cadavre, soit l’affirmation d’un lien entre l’âme

et le corps et le dualisme correspondant, c’est-à-dire des convictions qui sont

de même nature que celles au nom desquelles la consommation rituelle est

pratiquée, et que nous n’avons pas de raison de leur préférer. D’autant plus que

la désinvolture vis-à-vis de la mémoire du défunt, dont nous pourrions faire

grief au cannibalisme, n’est certainement pas plus grande, bien au contraire, que

celle que nous tolérons dans les amphithéâtres de dissection.

Mais surtout, nous devons nous persuader que certains usages qui nous sont

propres, considérés par un observateur relevant d’une société différente, lui

apparaîtraient de même nature que cette anthropophagie qui nous semble

étrangère à la notion de civilisation. À les étudier du dehors, on serait tenté

d’opposer deux types de société : celles qui pratiquent l’anthropophagie, c’est à-

dire qui voient dans l’absorption de certains individus détenteurs de forces

redoutables le seul moyen de neutraliser celles-ci, et même de les mettre à profit ;

et celles qui, comme la nôtre, adoptent ce qu’on pourrait appeler l’anthropopémie

(du grec *émein*, vomir) ; placées devant le même problèmes, elles ont choisi

la solution inverse, consistant à expulser ces êtres redoutables hors du corps

social en les tenant temporairement ou définitivement isolés, sans contact avec

l’humanité, dans des établissements destinés à cet usage. À la plupart des sociétés

que nous appelons primitives, cette coutume inspirerait une horreur profonde ;

elle nous marquerait à leurs yeux de la même barbarie que nous serions tentés

de leur imputer en raison de leurs coutumes symétriques.

Des sociétés, qui nous paraissent féroces à certains égards, savent être humaines

et bienveillantes quand on les envisage sous un autre aspect. Considérons les

Indiens des plaines de l’Amérique du Nord qui sont ici doublement significatifs,

parce qu’ils ont pratiqué certaines formes modérées d’anthropophagie, et qu’ils

offrent un des rares exemples de peuple primitif doté d’une police organisée. Cette

police (qui était aussi un corps de justice) n’aurait jamais conçu que le châtiment

du coupable dût se traduire par une rupture des liens sociaux. Si un indigène

avait contrevenu aux lois de la tribu, il était puni par la destruction de tous ses

biens : tente et chevaux. Mais du même coup, la police contractait une dette à son

égard ; il lui incombait d’organiser la réparation collective du dommage dont le

coupable avait été, pour son châtiment, la victime. Cette réparation faisait de ce

dernier l’obligé du groupe, auquel il devait marquer sa reconnaissance par des

cadeaux que la collectivité entière – et la police elle-même – l’aidait à rassembler,

ce qui inversait de nouveau les rapports ; et ainsi de suite, jusqu’à ce que, au

terme de toute une série de cadeaux et de contre-cadeaux, le désordre antérieur

fût progressivement amorti et que l’ordre initial eût été restauré. Non seulement

de tels usages sont plus humains que les nôtres, mais ils sont aussi plus cohérents,

même en formulant le problème dans les termes de notre moderne psychologie :

en bonne logique, l’« infantilisation » du coupable impliquée par la notion de

punition exige qu’on lui reconnaisse un droit corrélatif**3** à une gratification, sans

laquelle la démarche première perd son efficacité, si même elle n’entraîne pas

des résultats inverses de ceux qu’on espérait. Le comble de l’absurdité étant,

à notre manière, de traiter simultanément le coupable comme un enfant pour

nous autoriser à le punir, et comme un adulte afin de lui refuser la consolation ;

et croire que nous avons accompli un grand progrès spirituel parce que, plutôt

que de consommer quelques-uns de nos semblables, nous préférons les mutiler

physiquement et moralement.

De telles analyses, conduites sincèrement et méthodiquement, aboutissent

à deux résultats : elles instillent un élément de mesure et de bonne foi dans

l’appréciation des coutumes et des genres de vie les plus éloignés des nôtres, sans

pour autant leur conférer des vertus absolues qu’aucune société ne détient. Et

elles dépouillent nos usages de cette évidence que le fait de n’en point connaître

d’autre […] suffit à leur prêter. (1017 mots)

Claude Lévi-Strauss, *Tristes Tropiques*, 1955.

**1. Iniquité :** injustice. **2. Fringales :** faims, famines. **3. Corrélatif :** en conséquence, du même coup.

**Commentaire p. 125**

**Allégeance**

Dans les rues de la ville il y a mon amour. Peu importe où il va dans le temps

divisé. Il n’est plus mon amour, chacun peut lui parler. Il ne se souvient plus ;

qui au juste l’aima ?

Il cherche son pareil dans le vœu des regards. L’espace qu’il parcourt est ma

fidélité. Il dessine l’espoir et léger l’éconduit. Il est prépondérant sans qu’il y

prenne part.

Je vis au fond de lui comme une épave heureuse. À son insu, ma solitude est son

trésor. Dans le grand méridien où s’inscrit son essor, ma liberté le creuse.

Dans les rues de la ville il y a mon amour. Peu importe où il va dans le temps

divisé. Il n’est plus mon amour, chacun peut lui parler. Il ne se souvient plus ; qui

au juste l’aima et l’éclaire de loin pour qu’il ne tombe pas ?

René Char, « Allégeance », *Éloge d’une soupçonnée*, 1988.